



## Critiques | Littérature

# Les sacrifices ordinaires d'Alice McDermott

Prix Femina étranger, « La Neuvième Heure » relate une enfance auprès des Petites Sœurs des pauvres, à Brooklyn, dans les années 1900

FLORENCE NOIVILLE

**C**ompresser des existences ordinaires entre la première et la dernière page d'un livre, voilà ce qui m'intéresse», confiait Alice McDermott au « Monde des livres » en 2015. La romancière américaine était alors de passage à Paris pour la sortie de *Someone*, son cinquième roman traduit, après *Charming Billy* (American Book Award et National Book Award, 1999), *La Visite à Brooklyn* (2006) ou *Ce qui demeure* (2007, tous publiés aux éditions Quai Voltaire). Trois ans plus tard, sa huitième fiction, *La Neuvième Heure*, qui vient d'être distinguée

par le prix Femina étranger, s'inscrit à nouveau parfaitement dans ce programme. Un suicidé, une fille-mère, comme on disait jadis avec mépris, et une congrégation de religieuses s'affairant pour aider la mère et élever l'enfant : voici ces vies « ordinaires » dont la plume de McDermott parvient chaque fois à souligner toute la complexité et la profondeur.

Nous sommes à Brooklyn autour de 1900, bien loin des quartiers hipster d'aujourd'hui. C'est l'époque des grandes vagues migratoires – les Irlandais, les Italiens... – et la misère règne. Moralement au bout du rouleau, Jim, qui vient d'être licencié par la Brooklyn Rapid Transit Company, l'ancienne société de transport en commun de New York, prépare son suicide. Dans la première scène du roman – magnifique –, il vient

d'apprendre que sa jeune femme, Annie, attendait un enfant. Est-ce la goutte fatale dans le vase débordant de ses angoisses ? Persuadé de ne pouvoir faire front, il éloigne Annie momentanément, s'empare des torchons qu'elle a mis à sécher sur l'évier, en fait des torsades qu'il place le long de la fenêtre et sous la porte. Puis il porte le tube de caoutchouc du gaz à sa bouche. « *Il avait vu ça dans un livre illustré, chez lui, en Irlande : un gros sultan sur un oreiller rouge qui faisait à peu près la même chose.* »

### Derrière les cornettes

Jim parti, arrive sœur Saint-Sauveur, la bien nommée. C'est elle qui s'occupera d'Annie et de Sally, le bébé que l'on voit progressivement devenir une jeune fille. Elle, et toute la congrégation de Petites Sœurs des pauvres qui



entrent en scène les unes après les autres. Ce sont les cariatides de l'époque. Elles portent toute la misère sur leur dos, la prennent en charge, y portent remède. Sans elles, le monde s'écroule.

**LA NEUVIÈME HEURE** (*The Ninth Hour*), d'**Alice McDermott**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par **Cécile Arnaud**, *Quai Voltaire*, 288 p., 22,50 €.

C'est plutôt une méditation sur l'abnégation et le don de soi, le sacrifice et le secret.

Il n'est guère courant, aux Etats-Unis, que les protagonistes d'un

roman contemporain soient des bonnes sœurs catholiques. **Sur-tout au temps où, en Amérique comme ailleurs, la révolte gronde contre l'Eglise et ses dérives – Alice McDermott fait d'ailleurs partie d'un collectif de croyantes qui a porté des propositions de réformes, le 12 novembre, devant l'assemblée plénière des évêques américains réunis à Baltimore.**

Pour autant, son roman n'est en rien prosélyte. Il montre, derrière les cornettes et les stéréotypes, la personnalité souvent très riche de ces femmes, leur courage, leur contrôle d'elles-mêmes et leur détermination au moment d'accomplir, au chevet de leurs semblables, les tâches les plus rudes – celles auxquelles il faut bien faire face quand « *Dieu se cache la tête dans les mains* ». Mais il ne voile rien non plus de l'hypocrisie et des silences étouffants

autour du suicide de Jim. Sally – qui souffre de dépression chronique – ne saura jamais la vérité sur son père. Si bien que l'on sort du roman avec un sentiment mitigé, comme d'un *stabat mater* à la fois tonique et mélancolique, où rien n'est vraiment réglé après trois générations. ■